tous ceux qui se mettent en rapport avec lui. Or, c'est là qu'il faut aller visiter les pauvres et les malades. L'on ne saurait sortir de ces triste réduits sans être couverts de poux qui vous dévorent.

L'on se réunit pour la messe et les autres exercices religieux dans la chapelle épiscopale, qui est l'Eglise de tout le monde. Elle a 30 pieds de long sur 18 de large et 7 de haut. Il est facile d'imaginer que, dans un aussi petit édifice, la réunion de quatre et cinq cents sauvages rend l'air complètement vicié. L'on y respire donc une odeur insupportable. C'est au point que les prêtres qui y disent la messe paraissent, en quittant l'autel, tout pâles et vraiment affaiblis. En été c'est quelque chose de pire ; car il faut y tenir tout fermé, à cause des légions de maringouins qui épaississent l'air et dévorent ceux qu'ils assiègent avec ôpiniâtreté. L'on ne peut sortir de ces luttes acharnées qu'avec des yeux enflés et des visages ensanglantés.

Souffrances occasionnées par l'impossibilité de subvenir aux misères spirituelles et corporelles de ce pauvre peuple.

Mais la plus grande souffrance est sans contredit occasionnée par le spectacle de tant de misères qu'il est impossible de secourir. C'est alors que le cœur saigne, quand on voit qu'on ne peut ni loger, ni habiller, ni nourrir de pauvres enfants que l'on pourrait sauver en leur enseignant la religion et qui vont périr, parce qu'ils vont tomber entre les mains de nos frères séparés. Car là comme ailleurs le loup est à côté du bon pasteur, cherchant à dévorer les brebis que celui-ci ne peut garder sous sa houlette parce qu'il n'a pas le moyen de subvenir à leurs besoins journaliers.

Les Sœurs de McKenzie ne se contentent pas de visiter les malades, elles ont en outre un orphelinat qui compte aujourd'hui 26 orphelins ou orphelines. Elles font, de plus, la classe à quarante élèves. Mais elles en auraient bien davantage, si elles avaient plus de moyens pour les soutenir. Or, ces moyens ne peuvent leur venir que de l'étranger. Car il se passera bien des années avant que le pays puisse leur fournir les choses nécessaires à la vie.

S'il en est ainsi, ne pourrait-on pas espérer que des per-